

LA **GRANDE** **GUERRE** DE NOS **ÉCRIVAINS**

CAHIER PÉDAGOGIQUE

60
ans
1958-2018

ARCHIVES & MUSÉES
DE LA LITTÉRATURE

À l'occasion du centenaire de l'armistice de 1918, les Archives & Musée de la Littérature proposent un regard rétrospectif sur la manière dont nos écrivains ont vécu le premier conflit mondial.

Une exposition est organisée du 7 novembre 2018 au 31 janvier 2019. Elle fait le choix de l'archive pour documenter ces destins marqués par la guerre. Correspondance, journaux intimes, presse, certificats en tout genre, photographies, dessins, brouillons de poèmes et carnets de notes révèlent une polyphonie singulière qui donne à voir la portée de cette immense catastrophe.

Ce cahier pédagogique vise à donner quelques clefs de lecture historique de l'exposition tout en la prolongeant par des textes littéraires et des documents.

La déclaration de guerre et l'invasion

Le 4 août 1914, après un ultimatum de 48 heures, l'Allemagne déclare la guerre à la Belgique. Par la voix de son Roi, le « petit pays neutre » refuse de laisser les troupes allemandes traverser son territoire pour attaquer la France par le nord.

Dès le lendemain, les troupes ennemies entrent par l'est et progressent inexorablement, malgré la résistance inattendue de l'armée belge, soutenue localement par la population civile. Après Liège, les forts de la Meuse, Dinant, Namur, c'est Anvers qui cède à la pression militaire le 10 octobre, avant Gand.

L'heure est au choc, à la stupéfaction et à la colère. Certains jeunes gens sont mobilisés d'office, comme le peintre et sculpteur Rik Wouters (1882-1916) ou l'écrivain et professeur Louis Boumal (1890-1918). D'autres s'engagent volontairement, tel Maurice Gauchez (1884-1957), poète et critique littéraire.

Empêchés de combattre, les aînés – Edmond Picard (1836-1924), Edmond Glesener (1874-1951) – témoignent de leur désarroi. Maurice Maeterlinck, 52 ans, désire s'engager mais il en est privé du fait de son âge ; on lui recommande de mettre sa plume au service de la patrie.

Edmond Picard

Le 20 août 1914, les premiers Allemands font leur entrée dans la capitale belge. Dans son Journal, Edmond Picard écrit :

« En voilà ! En voilà ! cria quelqu'un. Ce sont deux cyclistes précédant une lourde automobile de guerre timbrée du grand aigle impérial noir, garnie de quatre officiers, roulant apparemment, vers l'hôtel de ville pour supplanter nos autorités ».

L'auteur se lamente du sort captif de la Nation :

« Ô Belgique, te voici encore une fois en péril ! Est-ce ta destinée d'y être périodiquement replongée ? »

Le lendemain, la curiosité le pousse à sortir de chez lui pour observer le défilé incessant de fantassins aux abords du Parc de Bruxelles.

« Je suis sombre. Le monde est devenu noir autour de moi »

écrit-il, éploré, tandis que la nuit résonne du martèlement des bottes des soldats qui marchent vers le sud, vers Waterloo, vers la France.

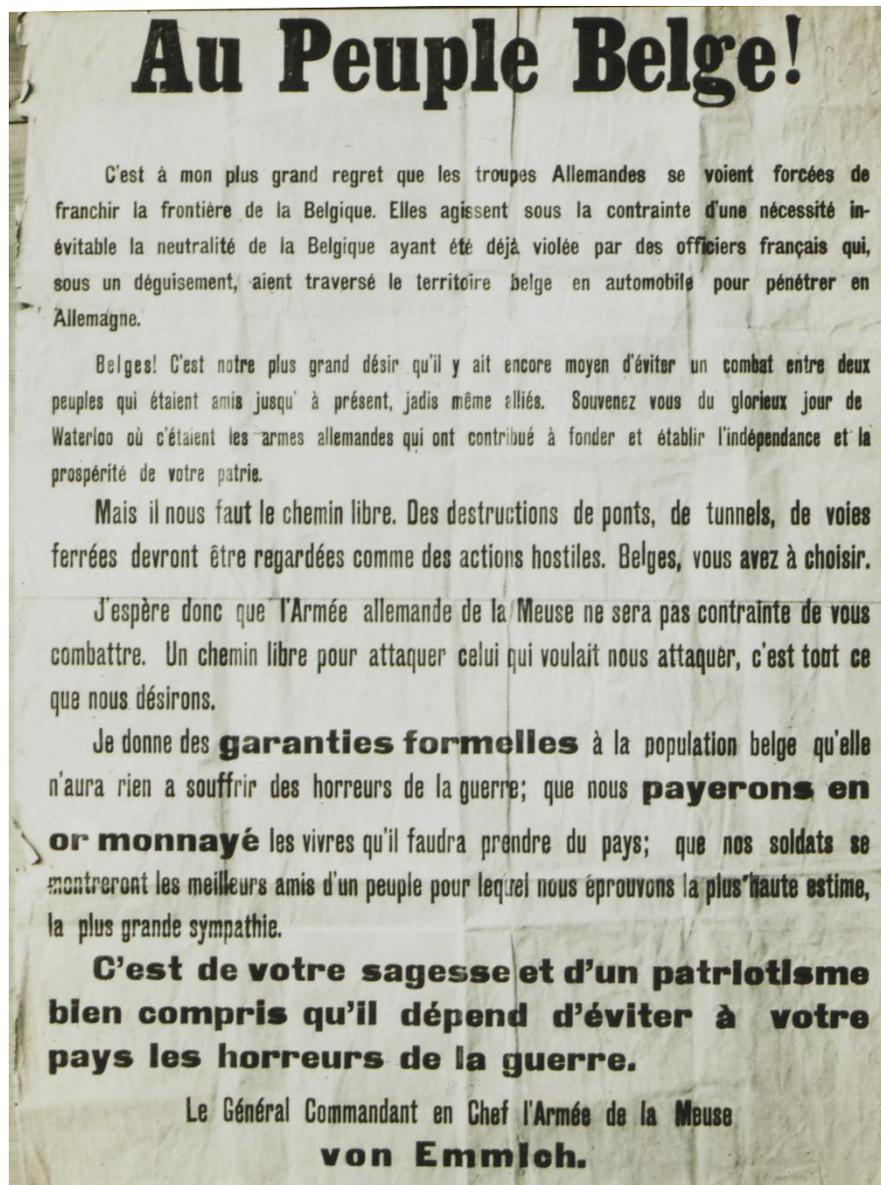
Le 25 août, en l'absence de bulletins officiels, Picard compare les informations qu'il obtient de *« feuillets reproduisant à la machine quelques extraits de journaux français »*, distribués *« sous le manteau, dans les cafés et dans les rues »* aux sensations qu'il perçoit lui-même, en ville. Si ces nouvelles se font l'écho *« des destructions de zepelin [sic], [du] bombardement de la gare de Trèves »* et d'autres exploits alliés supposés, son *« parcours dans le bas de la ville »* ne lui apporte néanmoins *« pas de signes de débandade ou de reculade »*. Les questions relatives à ce qu'on appellera plus tard la propagande et dont on commence à maîtriser les ficelles, titillent notre auteur :

« Ce lot de renseignements est-il un lot de mensonges ? Aucun contrôle possible ; Bruxelles est aussi bloqué que si on l'assiégeait. »

Le 27 août 1914, les Allemands prennent possession du Ministère des Affaires étrangères et l'étendard allemand se déploie symboliquement au balcon du bâtiment.

« Cinq de nos neuf provinces sont 'occupées' (style du Droit de la guerre) et administrées comme pays conquis. Nous sentons déjà notre liberté entamée et le poids du joug étranger. »

La longue occupation commence. Le lendemain, Picard assiste à l'afflux de réfugiés depuis Louvain *« où, en représailles d'une prétendue agression, les Allemands ont mis le feu. »*



Reproduction d'un placard allemand

Les villes meurtries

Afin de semer la terreur sur les populations civiles, des opérations militaires ciblées sont menées sur plusieurs villes belges. Visé, Aarschot, Tamines, Andenne, Dinant, Louvain et Termonde porteront désormais l'appellation de *villes martyres*. Outre les nombreuses destructions de bâtiments et de routes, la population fait l'objet de violences, de fusillades et d'exactions diverses. À Namur, Georges Lockem observe les événements et note le 23 août 1914 :

« Midi, comme pour fêter l'heure du dîner, les Allemands recommencent à bombarder. C'est la descente affolée dans les caves où les femmes se blottissent comme pour l'orage [...]. »

En Belgique comme à l'étranger, on se mobilise pour venir en aide à la population : des ouvrages à visée caritative sont publiés et des fonds sont levés. Louis Dumont-Wilden, journaliste avant la guerre, multiplie les interventions dans la presse et lors de conférences. Louvain devient le symbole de la volonté de l'anéantissement d'une civilisation. Émile Verhaeren rend compte lui aussi de ces destructions urbaines et patrimoniales dans une intense tournée de conférences, en Angleterre et en France notamment, et dans ses écrits.



Décombres de l'Université de Louvain

Le front

Après la chute d'Anvers en octobre 1914, l'armée belge se replie derrière l'Yser. L'ouverture miraculeuse des vannes des digues provoque l'inondation de la plaine, interrompt l'avancée des troupes allemandes et isole pour quatre années la résistance belge de l'autre côté du fleuve. Ce mince réduit, un « Lambeau de patrie » comme le chantera Verhaeren, tiendra jusqu'à l'offensive finale de l'automne 1918.

Au front, les rôles se répartissent entre les différents jeunes écrivains. Constant Burniaux est brancardier ; Maurice Gauchez conduit des automitrailleuses ; Robert Vivier est fantassin ; Jean Drève gravit les échelons militaires mais tombe grièvement malade. Car les conditions de salubrité et d'hygiène dans les tranchées sont inhumaines. Ces hommes, et bien d'autres, tenteront de trouver un salut et de combattre leur désespoir par l'écriture.



Ferme « La Veuve », Reigersvliet.

Constant Burniaux



Né à Bruxelles en 1892, Burniaux est instituteur, journaliste et écrivain. Il devient académicien en 1945. « Brancardier, il a suivi l'effolement de la retraite de 1914, puis il a vécu, jusqu'à la fin, dans la boue des tranchées de l'Yser », nous explique Camille Hanlet¹. Après la guerre, en 1919, il publie un bref récit intitulé « Mai 1915 ». Son expérience de la guerre sert aussi de matière à ses *Sensations et souvenirs de la guerre*, qui paraissent en 1920.

« Ce n'est pas la relève aujourd'hui. Nous suivons, à travers la campagne verte, le petit chemin marqué de grandes fiches blanches, numérotées, très visibles. Il cabriole par des paysages de fleurs qui s'endorment, parmi des prés enclos de saules et de peupliers têtard. Le sentier battu monte et descend, sautille et gambade insouciamment par la nature. Parfois, le regard longtemps retenu en de proches horizons d'arbres et rempli de l'immobilité des feuillages muets, s'élanche libre et fou dans une prairie joyeuse de couleurs, file sous les saules et s'étale, se vautre, se roule dans l'or comme dans un rêve. Des vaches sont massées, lourdes et paisibles, en des poses variées. Une vapeur légère monte à travers les cimes envahissant lentement les lointaines d'un brouillard bleu. Des chants d'oiseaux éclatent sous les feuilles...

Et nous allons aux tranchées ! ... bercés, atterrés, retenus par tout cela comme par le passé, comme par la vie. Hélas ! les fleurs sommeillantes sont des femmes dont la chair blanche brille dans l'ombre survenue et qui nous regardent partir sans pleurer ! » (Constant Burniaux, « Mai 1915 »)

¹ *Les écrivains belges contemporains*, tome I, 1946, p. 554.

L'occupation

Le 20 août 1914, les premiers Allemands font leur entrée dans Bruxelles ; ils y resteront plus de quatre ans. Dans son journal, Georges Eekhoud décrit particulièrement bien cette occupation. Presque quotidiennement, l'écrivain consigne ses observations et réflexions, allant des questions d'apparence les plus triviales comme le prix des denrées ou le changement d'heure, aux prises de position politiques. Il n'est pas le seul à tenir un journal : Adrien Bayet, docteur à l'hôpital Saint-Pierre, noircira pendant les quatre ans d'occupation quelque 6000 pages, tandis que Pierre Bourgeois, âgé de 16 ans à peine en 1914, note pêle-mêle les traces de son ressenti. Lucien Laudy, historien et auteur de feuilletons romanesques, rend quant à lui compte du quotidien dans la région de Genappe et illustre son journal de dessins de circonstances.



Dessin de Lucien Laudy dans son Journal

« Les journaux annoncent la mort de M^{me} Depage, femme du docteur², qui se trouvait sur le Lusitania, le transatlantique anglais torpillé il y a quelques jours près des côtes d'Irlande. »

(Extrait du journal de Georges Eekhoud, 18 mai 1915)

« À la gare de Mons, toutes les inscriptions sont en allemand. Le décourageant spectacle ! Jusque Mons, le pays ne paraît pas avoir subi de dommage et n'était que, dans le pays industriel tout paraît arrêté, les charbonnages exceptés ; l'on ne remarquerait pas qu'on est en guerre. Si toutefois ! À chaque chemin, à chaque barrière de chemin de fer, à chaque pont, une sentinelle allemande de la Landsturm est placée, fusil au poing. À partir de Mons l'aspect change ; à Hornu, à Jemappes, les maisons sont dévastées, brûlées, éventrées par les obus. C'est le résultat de la lutte contre les Anglais. [...] Cette confusion de tout, de l'occupation, de la revendication de nos droits de Belges, dans cette atmosphère triste de vie suspendue, c'est bien le spectacle et le symbole de notre pauvre pays. »

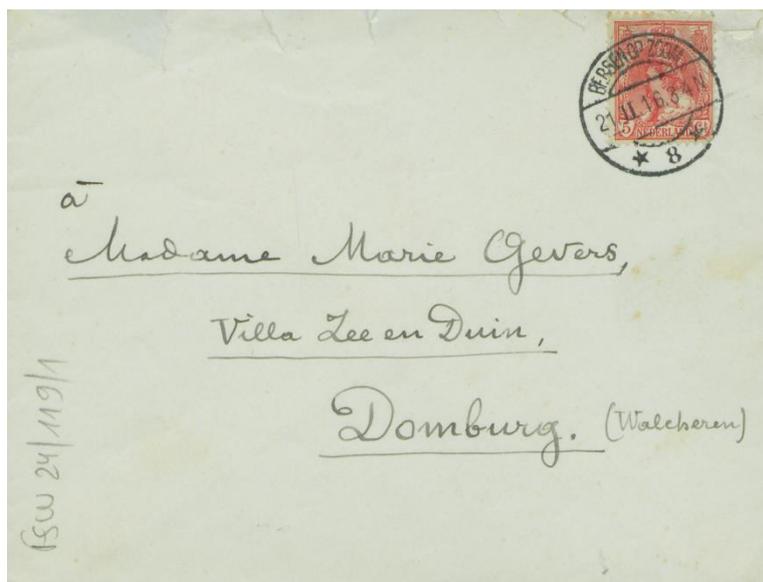
(Extrait du journal d'Adrien Bayet, 24 février 1915)

² Le D^r Antoine Depage mit sur pied l'hôpital de l'Océan à La Panne.

L'exil

Plus d'un million de Belges ont pris la route de l'exil pendant la Première Guerre mondiale. Certains reviennent au pays une fois le front stabilisé. Émile Verhaeren regagne son domicile de Saint-Cloud près de Paris après un séjour en Grande-Bretagne. D'autres, comme Marie Gevers, Max Elskamp ou Jean de Boschère prolongent leur séjour dans leur terre d'accueil, parfois même jusqu'à l'armistice. Ils y recréent un réseau, parfois des activités professionnelles ou artistiques, tel Frans Willems, l'époux de Marie Gevers, qui expose plusieurs de ses aquarelles à Domburg aux Pays-Bas.

Les trois pays les plus prisés par les Belges, nos écrivains compris, sont la France, les Pays-Bas – la Zélande en particulier – et l'Angleterre. Jules Delacre, neveu de Verhaeren, crée à Londres un petit théâtre franco-belge, *The French Players*. C'est en revanche en France que la famille du jeune Oscar-Paul Gilbert se réfugie après l'incendie de Charleroi. Le jeune homme y sera scolarisé et se liera d'amitié avec Julien Green ; il s'engagera dans l'armée belge puis cofondera, à Paris, la *Nouvelle Revue wallonne* avec Paul Magnette³.



Courrier à Marie Gevers, exilée en Zélande d'octobre 1914 à juillet 1916.

³ Fils du sénateur libéral Charles Magnette, P. Magnette était un musicologue et régionaliste wallon. Il succomba à une attaque cardiaque en 1918 alors qu'il avait entrepris une tournée de conférences pour le Gouvernement français.

Propagande, résistance et patriotisme

Avec l'attitude de ferme résistance du Roi Albert à l'ultimatum du 2 août 1914, puis celle de toute la population, l'image de la Belgique est radicalement modifiée. En Belgique comme ailleurs, les actes se multiplient pour plaider la cause du « petit pays meurtri », à l'image du fier David luttant contre un sanguinaire Goliath.

Les expositions de caricatures anti-allemandes du Hollandais Louis Raemaekers circulent en Europe ; Maurice Maeterlinck soutient le dessinateur, à Nice notamment, en y prononçant un discours patriotique. Le même prix Nobel de littérature 1911 participe, aux côtés du socialiste Jules Destrée et d'autres parlementaires de l'union sacrée, à un voyage de propagande en Italie, promu par les autorités belges et qui a pour but de rallier le pays transalpin à la cause alliée.

Louis Dumont-Wilden met à profit son expérience de journaliste pour effectuer plusieurs missions commandées au front, dont il ramènera des reportages destinés à éveiller les consciences. L'Église catholique accompagne de tout son poids le mouvement de résistance avec, en particulier, l'implication déterminée du primat de Belgique, le Cardinal Mercier, auteur de *Patriotisme et Endurance*.

Le Roi Albert et la Reine Élisabeth

Le 4 août 1914, Albert I^{er} a refusé l'ultimatum imposé par l'Allemagne à la Belgique neutre. Tandis que les premiers Allemands violent le territoire belge, le Roi, à cheval et en tenue de général de campagne, traverse triomphalement Bruxelles et prononce un discours mémorable devant les Chambres. Il rejoint ensuite le quartier général de l'armée dont il prend le commandement. Pendant toute la guerre, il refuse de suivre le gouvernement belge en exil à Sainte-Adresse, près du Havre, s'installe à La Panne, en territoire libre, et se rend fréquemment au front.

Restée aux côtés de son époux, la Reine Élisabeth refuse elle aussi de quitter la Belgique. Son soutien régulier aux soldats et blessés lui vaut le surnom de « Reine infirmière », rôle qu'elle exerce fréquemment dans l'hôpital *L'Océan* de La Panne, tenu par le docteur Depage. Le 22 novembre 1918, la famille royale rentre à Bruxelles, victorieuse. La légende du couple royal se forge pendant la guerre. Leurs visites au front, leur proximité avec le sort captif des Belges et leur grande humanité en font des souverains admirés de tous, dans et en dehors des frontières du pays.



Le roi Albert et la reine Elisabeth visitant des tranchées

Émile Verhaeren

Le rôle de celui qu'on avait surnommé le « Poète national » pendant la guerre est à l'image de la réaction de haine que provoque chez lui l'invasion du pays par l'Allemagne. Dès août 1914, il épouse la cause du roi et des troupes belges et met son talent d'écrivain et d'orateur au service de la patrie. Exilé quelques mois en Angleterre à l'été 1914, il en profite pour y prononcer une série de conférences.

Ses textes et poèmes de guerre, parfois sans pitié comme *La Belgique sanglante*, affirment sa condamnation totale des atrocités allemandes. Sensible au pacifisme de son ami Romain Rolland, il ne peut cependant s'empêcher de renier radicalement ses amitiés passées, telles celles avec Stefan Zweig ou Rainer Maria Rilke. Candidat malheureux au prix Nobel de littérature de 1915, il trouve la mort dans un accident de train, à Rouen, en novembre 1916, après avoir donné une conférence patriotique dans la ville normande.

Le poème « La Belgique sanglante » a été écrit par Verhaeren en réaction à l'invasion allemande et aux crimes commis en Belgique, notamment sur les populations civiles. Le poète s'y montre particulièrement véhément, peut-être même un peu trop à son goût après coup puisqu'il ne le reprit dans aucun recueil de guerre.

La Belgique sanglante (1914)

*Depuis bientôt trente ans
que par une entente libre en un effort constant
S'était comme augmentée
L'humanité !
La guerre
Semblait aux hommes de ce temps
N'être plus qu'une
Qu'un vieux charnier caché, par les fleurs, sous la terre.*

L'Occident était fier de penser sous les cieux
D'après un ordre harmonieux
Pareil au large accord des étoiles tranquilles
Et de voir jour un jour les plus belles idées
S'élucider
Grâce au verbe de ceux qui parlaient dans les villes.

Ils affirmaient que désormais
L'homme à l'homme s'opposerait
Encore, mais dans la paix ;
Que pareil à la sève enflant l'arbre et l'écorce
Le droit élargirait l'appareil de la force ;
Que la justice était une arme et un besoin ;
Qu'il fallait croire en son cerveau plus qu'en son poing ;
Qu'une réalité plus haute et plus sereine
Aurait servi de champ à toute vie humaine
Que déjà s'annonçait un imminent avenir
Où les efforts rivaux devaient enfin s'unir
Tout comme au long des fils des machines nouvelles,
Deux courants opposés font tout à coup jaillir
Grâce à leur conflit même, une unique étincelle.

Ainsi s'exaltaient-ils par les beaux soirs d'été,
— Leurs gestes soutenant leurs paroles d'apôtres —
Ils se prouvaient fiers d'eux-mêmes et fiers des autres
Et comme heureux de leur témérité.
Et l'Europe par-dessus bois, fleuves, montagnes
Leur envoyait le cri de son assentiment,
Et ce cri répété troublait étrangement,
Au long du Rhin armé, les peuples d'Allemagne.

Extrait de *The Observer*,
novembre 1914



*Pour eux hélas, l'entente humaine était sans charmes
Et nul rêve ne leur semblait vaste et puissant
Que si les armes
Rouges de sang
Ne couvraient de leur bruit, tous les bruits de la terre.*

*La haine organisée habitait leurs cerveaux,
Ils travaillaient dans leurs usines militaires,
Toujours à quelque meurtre effrayant et nouveau.
Ils étaient nets et prompts et durs, et le silence
Couvrait l'œuvre de mort de leur intelligence.
En pleine paix, quand l'homme à l'homme est indulgent
Ils épiaient partout les choses et les gens :
Quand ils savaient, ils se taisaient et attendaient.
Leurs maîtres à penser savamment bavardaient,
Mettant leur dogmatisme à la solde des crimes ;
De laps en laps, quelque âpre et cruelle maxime
Devenait à leurs yeux la neuve vérité,
Si bien qu'ils s'exerçaient à la férocité
Au nom d'une future et sinistre sagesse.
Ils tuaient la vie ample et l'immense ferveur
Et l'essor libre et clair des volontés fécondes
Et telle était leur mécanique et sombre ardeur
Qu'ils paraissaient vouloir paralyser le monde.*

*Ils le traitaient selon leur loi ;
Ils le pillaient et le brûlaient avec la rage
Qui remplace pour eux l'élan et le courage.
Maisons belles, monuments clairs, nobles beffrois,
Villes par la science et le temps consacrées.
France foulée aux pieds et Belgique éventrée.
Dites, quel deuil vous accablait en ces longs jours
Quel incendie errait à travers vos contrées
Et bondissait de tour en tour !*

*Tandis que vous, vous vous battiez avec fierté
Pour ceux de vos berceaux, et pour ceux de vos tombes,
Eux ne songeaient qu'à rassembler des hécatombes
Pour déployer leur cruauté,*

*En des hameaux perdus et des bourgs solitaires.
Où passait le galop effréné des uhlands
On a trouvé planté, dans la gorge des mères
De longs couteaux couverts et de lait et de sang ;
Des vieillards mis en rang au long d'une chaussée
Ployèrent les genoux pour recevoir la mort
Au bord de fosses qu'eux-mêmes avaient creusées ;
Des filles de seize ans dont l'âme et dont le corps
Étaient vierges et clairs subirent les morsures
Et les baisers sanglants et ivres des soldats,
Et quand leur pauvre chair n'était plus que blessures
On leur tranchait les seins avec des coutelas.*

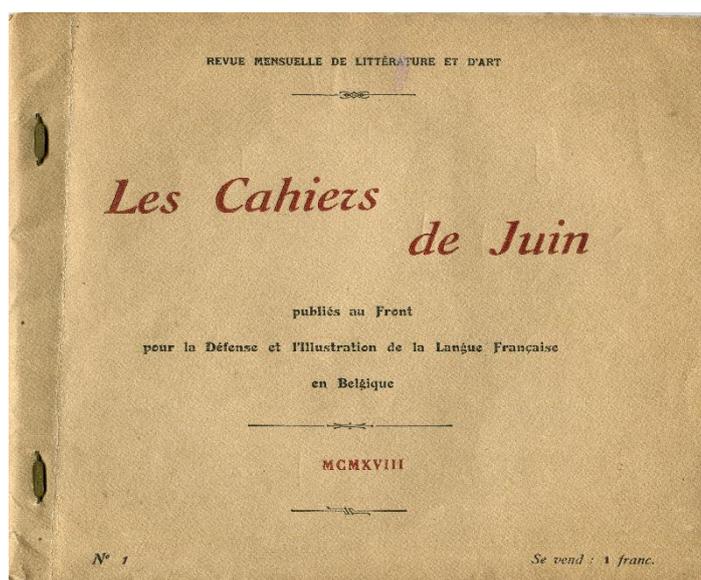
*Par tout, du fond des bourgs vers les villes voisines
Les gens fuyaient avec des yeux épouvantés
De voir comme une mer immense de ruines
Crouler sur le pays qu'ils avaient dû quitter.
Derrière eux s'exaltait le tocsin fou des cloches,
Et quand ils rencontraient quelque teuton frappé
Par une balle adroite, au bord d'un chemin proche,
Souvent ils découvraient, dans le creux de ses poches,
Avec des colliers d'or et des satins fripés,
Deux petits pieds d'enfant atrocement coupés.*

*Oh ! Quel triste soleil fut le témoin, en Flandre,
Et des hameaux en feu, et des villes en cendre
Et de la longue horreur, et des crimes soudains
Dont avait faim et soif le sadisme Germain.*

Périodiques en temps de guerre

Sous l'occupation, la plupart des journaux et revues existant avant 1914 refusent de se plier à la censure allemande et cessent de fonctionner. Quelques publications parviennent à contourner la censure en s'imprimant à l'étranger, tout en pénétrant discrètement en Belgique. Au pays se crée la clandestine *Libre Belgique*.

En ce qui concerne les revues littéraires, les *Chants de l'aube* de Charles Conrardy deviennent à Londres les *Cahiers d'Exil*. La guerre durant, plusieurs nouveaux périodiques voient le jour au front, donnant lieu à un type de presse qui se développe fortement à partir de 1915. Parmi ceux-ci, on citera *Le Claque à fond*, journal satirique et littéraire fondé en mai 1916, sans autre prétention initiale que celle de divertir les soldats, mais qui deviendra le plus connu des journaux du front. Progressivement, des écrivains-soldats comme Maurice Gauchez, Louis Boumal, Marcel Paquot, Marcel Wyseur et d'autres y publient des inédits. Motivés par de tout autres questions, *Les Cahiers publiés au front* sont fondés à La Panne en juin 1918. Ses principaux animateurs, Marcel Paquot, Louis Boumal et Lucien Christophe, eux-mêmes écrivains-soldats, y sont sensibles à la valeur littéraire des textes, en dehors de toute volonté d'instrumentalisation.



1^{er} numéro des *Cahiers publiés au front*,
juin 1918

Les prisonniers

La Première Guerre mondiale a charrié son lot de prisonniers ou de déportés. Certains deviennent captifs sur le champ de bataille. D'autre, comme Francis André, qui relate son expérience dans le roman *Les Affamés*, sont réquisitionnés et emmenés en Allemagne. André Delahaut, lui, est envoyé dans plusieurs camps d'internement, comme le célèbre camp de Soltau où une vie culturelle s'organise malgré les circonstances. Ce type d'activités a non seulement permis aux prisonniers alliés de trouver une diversion passagère mais a également servi la propagande ennemie. Félicien Cattier et Paul-Henri Spaak sont des prisonniers plus tardifs dans le cours de la guerre, l'un et l'autre enfermés à partir de 1916. Le jeune Paul-Henri Spaak relate dans ses mémoires, son arrestation et son arrivée dans le camp de Sennelager, en Rhénanie du Nord.

Paul-Henri Spaak

Né à Schaerbeek en 1899, Paul-Henri Spaak a de qui tenir : petit-fils du ministre libéral Paul Janson par sa mère, Marie Janson, elle-même membre du parti ouvrier et première femme à siéger au Sénat, et fils de Paul Spaak, poète et dramaturge. Paul-Henri est un enfant heureux et confiant qui se destine très tôt au barreau ou à la politique. Quand la guerre éclate, il est élève à l'Athénée de Saint-Gilles, dans une « classe assez extraordinaire » :

« Elle n'avait pas la réputation d'être tellement bonne, mais l'avenir devait démontrer que les individualités qui la composaient n'étaient pas sans mérites : Georges Bohy, Robert Goffin, Marc Somerhausen, Henri Simon, Félicien Favret, Paul Delvaux et moi-même. Nous devions quelque peu démentir les réserves de nos professeurs. Un Premier Ministre, deux Ministres, deux académiciens, trois députés, le président du Conseil d'État, un bâtonnier à la Cour de Cassation, un professeur à l'université et l'un des plus grands peintres de notre époque, voilà un bilan qui n'a probablement jamais été égalé. » (Mémoires, p. 21-22)

De cette classe, il nous reste une photographie, issue du fonds Robert Goffin.



Si en mai 1916, ses préoccupations et celles de ses amis sont essentiellement littéraires et sportives, le monde est en guerre :

« [...] et personne dans notre petit groupe n'était au-dessus de la mêlée. Je demandai donc à mon père l'autorisation d'essayer de rejoindre l'armée belge qui se battait sur l'Yser. Il fallait pour cela s'échapper de Belgique occupée et traverser clandestinement la frontière hollandaise. C'est mon père qui prit contact avec les services secrets et qui organisa mon voyage. Je tentai l'aventure en mai 1916. Elle se termina mal. Trahi par le passeur qui nous avait pris en charge, je fus arrêté en Campine à l'intersection des deux canaux. Ainsi se termina ma carrière militaire. » (Mémoires, p. 30)

Conduit à la prison de Turnhout, il est mis en isolement pendant trois mois et subit quelques interrogatoires « pas trop brutaux ». De sorte que notre jeune prisonnier supporte l'épreuve sans difficulté. Pour preuve, la longue lettre, très second degré, qu'il écrivit le 15 juin 1916 à sa grand-mère et qu'il reproduit dans les pages de ses mémoires. En voici quelques extraits :

« Ma chère grand-mère,

J'ai pris mes vacances, cette année, un peu plus tôt que d'habitude, et je me suis retiré dans une charmante petite ville, Turnhout, dont hélas, je n'ai pas encore visité les environs.

Je suis descendu au plus grand hôtel de la ville, il est d'un aspect un peu triste, mais cependant confortable, la nourriture y est passable. J'y suis arrivé le dimanche 28 mai, vers 4h de l'après-midi, au bureau on m'a donné la chambre 45, puis et c'est une drôle de coutume on m'a enlevé tout mon argent. [...] à peine arrivé, j'ai fait le tour de ma nouvelle demeure, cela m'a pris exactement 2 minutes et demie, et j'ai eu le temps de tout examiner ; la simplicité toute monacale, plairait certainement à ma petite tante Claire. Je suis mûr pour tous les socialismes. [...] » (Mémoires, p. 31-32)

De Turnhout, Spaak fut transféré en Allemagne, au camp de Sennelager. Il y restera jusqu'à la fin de la guerre.

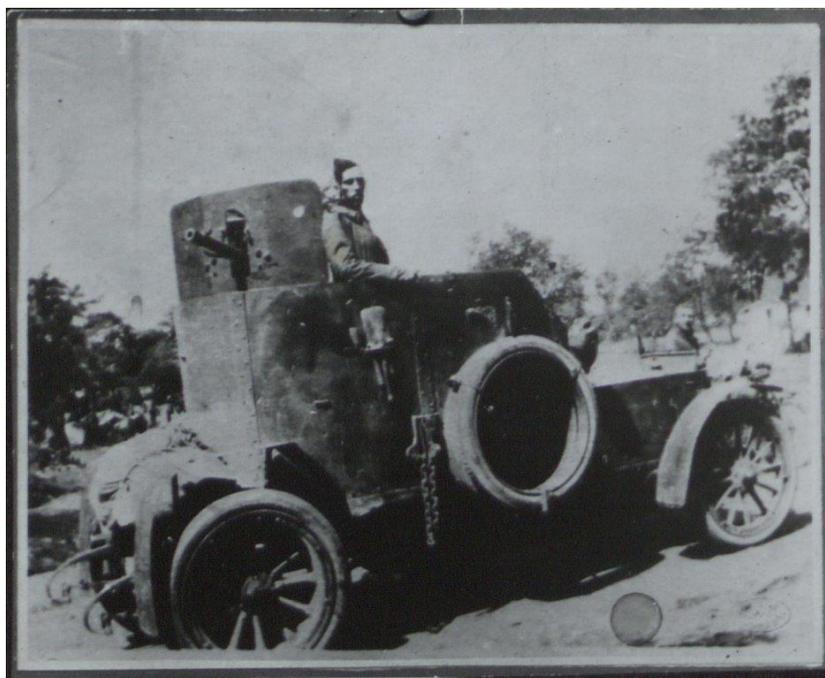
« Je n'ai pas de souvenirs héroïques à raconter, mais ce premier contact que j'eus en dehors de ma famille et de mes amis, avec des hommes de tous âges et de toutes conditions, fut pour moi une expérience riche de leçons. »

(Mémoires, p. 35)

Bénéficiant d'un régime privilégié, vu son jeune âge et à la suite de la rencontre d'un « bienfaiteur » saint-gillois, connaissance de ses parents, Spaak est promu postier du camp (« première étape qui devait me faire un jour Ministre des P.T.T. »), il fit également partie de la troupe théâtrale. Il joua dans près de trente pièces, comédies, vaudevilles et mélodrames. Son plus grand triomphe fut son interprétation de *Kaatje*, la pièce de son père.

Guerre hors Belgique

En dehors des opérations militaires en Belgique, nos soldats se retrouvent impliqués sur d'autres fronts. C'est le cas de la campagne menée au Congo belge contre les colonies allemandes en Afrique orientale, à laquelle participe Pierre Daye, ou encore de l'extraordinaire aventure des autocanons en Russie. Trois cent cinquante jeunes volontaires belges s'engagent, en 1914, dans ce corps particulier. Parmi eux, Oscar et Marcel Thiry. À la suite de la Révolution d'Octobre, le Roi Albert exige des troupes belges qu'elles rentrent au pays. Or le retour par la frontière occidentale n'est pas envisageable. Les soldats belges traversent alors la Russie à travers la Sibérie, embarquent sur un paquebot à Vladivostok avant de débarquer, victorieux, à San Francisco. L'accueil qui leur est réservé par les États-Unis est triomphal et sert la propagande en faveur du recrutement américain.



Auto-mitrailleuse, photographie d'Oscar et Marcel Thiry

Les morts

On estime à environ 41 000 le nombre de Belges morts sous les armes pendant la Première Guerre mondiale. Parmi ceux-ci, on compte énormément de jeunes gens, comme Robert, fils de l'écrivain Léopold Courouble, tué à l'âge de 23 ans en 1915, à qui Albert Giraud, ami de la famille, dédie un poème, ou un autre Robert, le fils unique d'Albert Mockel, qui décède lui aussi au front.

Du côté des écrivains-soldats, signalons les figures marquantes de Prosper-Henri Devos, promis à une belle carrière avant-guerre, qui agonise deux jours durant sur le champ de bataille de l'Yser à l'automne 1914 ou Louis Boumal, victime de la grippe espagnole quelques jours avant l'armistice. S'il ne tombe pas sous les balles ennemies, le peintre et sculpteur Rik Wouters, décédé en 1916 d'un cancer au visage, peut être considéré comme une victime indirecte de la guerre.

Après 1918, « l'écrivain mort à la guerre » devient une sorte de *topos*, et des anthologies spécifiques leur sont consacrées.



Prosper-Henri Devos
1889-1914



Rik Wouters
1882-1916



Louis Boumal
1890-1918

L'Armistice

Le 11 novembre 1918, les armes se taisent sur les différents fronts. La Belgique tout entière cède à la liesse populaire, Bruxelles pavoise et affiche les drapeaux des vainqueurs tandis que les soldats alliés défilent dans les rues de la ville libérée. Très attendu, le retour de la famille royale se produit une dizaine de jours plus tard, comme le relate Dumont-Wilden dans deux articles. Depuis Missembourg, Marie Gevers, observe comment le dernier soldat allemand quitte la Belgique.

Henri Davignon

C'est à Londres, où il vit pratiquement depuis le début de la guerre, qu'Henri Davignon apprend la fin des hostilités.

« La nouvelle de l'armistice éclata par un matin de silence. On n'y comptait point de sitôt. [...] Le premier signe dans la rue fut l'apparition d'un taxi sur le toit duquel deux tommies étaient juchés, munis d'instruments de musique carnavalesque. [...] »

Pour surprenante qu'elle ait été, la bonne nouvelle se répand rapidement :

« Vers midi un homme pénétra dans mon bureau. Avec une gravité extraordinaire, il me congratula malgré l'invraisemblable de son accoutrement baroque. Il était littéralement couvert par deux drapeaux, cousus ensemble de manière à ne laisser passer que sa tête. Le tricolore belge et l'Union Jack lui formaient ainsi une sorte de dalmatique, portée avec la dignité d'une toge professorale. Je reconnus le professeur Hamelius de l'Université de Liège. »

Trois jours plus tard, Davignon embarque pour la Belgique, en compagnie de quatre journalistes anglais chargés de rendre compte de ce voyage particulier. Le premier élément qui surprend l'équipée, c'est l'impression que la vie a déjà repris et que « *la Belgique n'avait pas changé.* ». À Bruges, nulle vision d'une population affamée ni amaigrie mais plutôt celle

d'habitants tout occupés à vaquer à leurs occupations. À Gand, le spectacle change à peine même si l'opulence apparente et la joie du moment sont, en réalité, à l'aune des privations endurées pendant plus de quatre ans.

Accompagné de soldats, le groupe atteint enfin Bruxelles.

« Repliés sur eux-mêmes, les habitants de la capitale avaient eu moins que d'autres l'occasion d'entrer en contact avec l'ennemi. »

Comment aborder ceux qui revenaient ? Pourtant...

« Bientôt la joie de la victoire, [...] emporta tout. [...] L'apparition du Roi, de la Reine, de leurs enfants, à cheval, déclencha partout un enthousiasme indescriptible. »

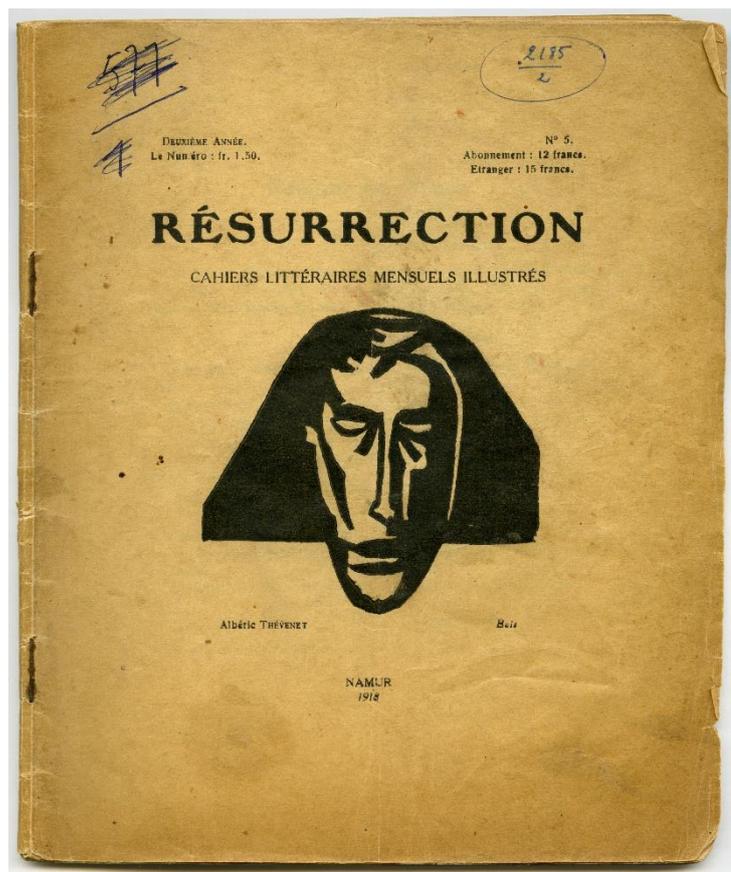
(Extraits de : Henri Davignon, *La première tourmente, 1914-1918*, Bruxelles, Collection Durendal, 1947)



Entrée de la famille royale à Gand, en tête des troupes, le 13 novembre 1918

Les revues de l'immédiat après-guerre

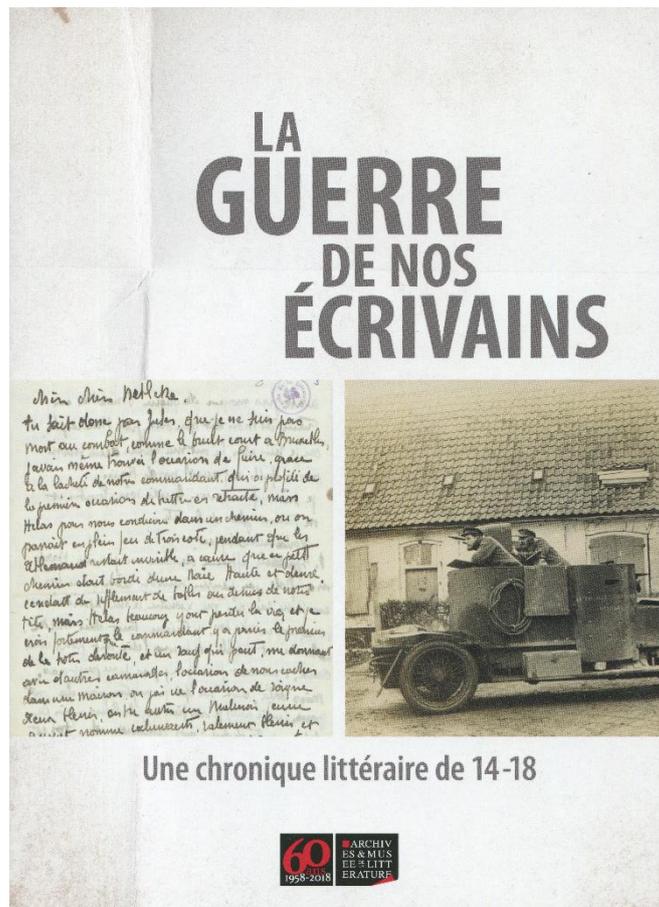
Ne nécessitant qu'une infrastructure de fonctionnement légère, un grand nombre de revues littéraires fleurit immédiatement après la guerre. Ainsi, entre 1919 et 1923, on dénombre la création d'une quarantaine d'entre elles en Belgique francophone. À côté de la pionnière *Résurrection* (1917), les titres *La Bataille littéraire* (1919), *Ça ira* (1920), *La Renaissance d'Occident* (1920), *La Lanterne sourde* (1921), *Signaux de France et de Belgique* (1921), *7 Arts* (1922), le *Disque vert* (1923) ou *Correspondance* (1924) rendent compte du désir des jeunes générations soit de reconstruire et de restaurer ce qui a été détruit, soit au contraire d'imposer de nouveaux modèles sur les ruines du passé.



5^e numéro de la revue namuroise *Résurrection*, dirigée par Clément Pansaers

Pour aller plus loin...

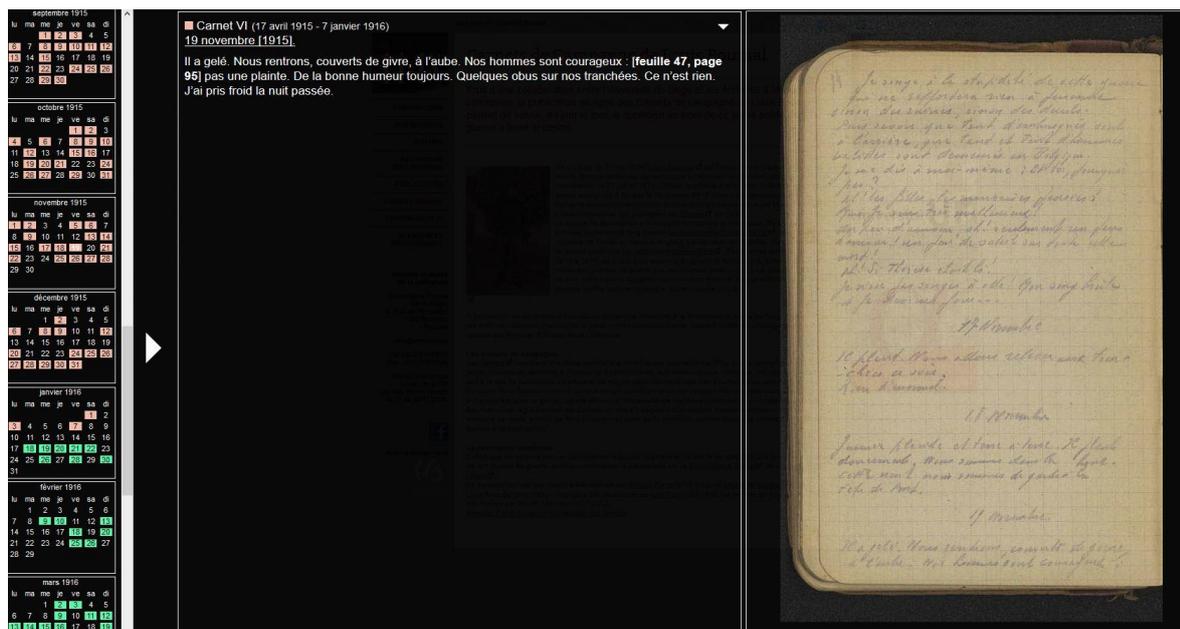
La Guerre de nos écrivains, volume composé par Laurence Boudart et Saskia Bursens, AML Éditions, collection « Hors-série », 2018.



Site <http://1418.aml-cfwb.be/> : pour découvrir, mois après mois, la manière dont les écrivains et les personnalités du monde culturel belges ont vécu la guerre et en ont parlé.



Site <http://1418.aml-cfwb.be/boumal> : mise en ligne des *Carnets de campagne* de l'écrivain-soldat Louis Boumal ou une autre manière de plonger dans le quotidien de la guerre, entre 1914 et 1918.



Les Archives & Musée de la Littérature

Fondés en 1958 à l'initiative de Joseph Hanse et avec la complicité active d'Herman Liebaers, alors conservateur en chef de la Bibliothèque royale, les Archives & Musée de la Littérature (AML) sont un centre de documentation et de recherche sur le patrimoine littéraire, théâtral et éditorial de la Belgique francophone. Les AML travaillent au sein et en synergie avec la Bibliothèque royale de Belgique.

Les AML assurent la récolte, le dépouillement, le catalogage, la conservation, la mise à disposition, la mise en valeur ainsi que l'étude de documents relatifs aux auteurs et éditeurs belges de langue française, essentiellement pour la période qui va de 1815 à nos jours.

Les AML possèdent également une bibliothèque littéraire internationale de premier ordre comprenant entre autres une collection de revues littéraires unique en Belgique (particulièrement riche pour l'Amérique latine, l'Italie, etc.), ainsi qu'un fonds d'archives consacré à l'Afrique centrale (Burundi, Congo, Rwanda).

Les collections se composent de manuscrits, de correspondances, d'ouvrages, de photographies, de documents audiovisuels, de coupures de presse, d'affiches, d'œuvres d'art, d'objets d'écrivains, etc.

Les AML, association sans but lucratif, sont subventionnés par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Conseil de la Transmission de la Mémoire
Cellule Démocratie ou Barbarie

Editeur responsable :

Archives & Musée de la Littérature

c/o Bibliothèque royale de Belgique
Bd de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles

 www.aml-cfwb.be

 ArchivesMuséeDeLaLitterature et AMLaudiovisuel